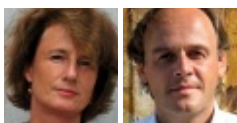


LES AUTEURS



Ulrike BRINKMANN, archéologue, travaille à l'Université de Munich et à la fondation *Archeologie* à Munich. Vinzenz BRINKMANN, archéologue, est professeur à l'Université de la Ruhr à Bochum et conservateur de la collection d'antiquités de la Maison Liebieg à Francfort.

venait de battre la superpuissance perse au cours de la bataille de Marathon. Tout cela poussait les Athéniens à donner un lustre particulier aux panathénées, des fêtes religieuses et des jeux qui se tenaient tous les ans à Athènes en l'honneur d'Athéna, la déesse de la ville.

L'un des temps forts de ces fêtes était la grande procession des corés. Ces très belles jeunes filles étaient choisies parmi les meilleures familles de la ville et défilaient parées de leurs plus beaux atours. Leurs pères, aussi fiers qu'ils étaient aisés, faisaient souvent graver le tableau dans la pierre et offraient leurs statues pour qu'elles soient érigées sur l'Acropole.

Cet aspect de la vie athénienne serait de peu d'importance pour notre enquête, si, une dizaine d'années après la bataille de Marathon, les Perses n'étaient revenus. Cette fois, leurs armées occupèrent l'Attique et saccagèrent Athènes, qui réussit cependant une nouvelle fois à les vaincre à la bataille de Salamine. Ces dévastations et ce succès entraînèrent la construction de nouveaux bâtiments de sorte que l'on enterra les statues peintes brisées par l'ennemi. Une chance pour la recherche puisque cela limita à quelques années seulement l'exposition des œuvres aux éléments ! Lorsque les corés sculptées furent remises au jour à la fin du XIX^e siècle, de nombreux restes de couleur les ornaient encore, ainsi qu'en témoigne l'aquarelle de la coré 675 réalisée par le peintre suisse Émile Gilliéron en 1896 (voir la figure 2).

La coré 675

Les images de Gilliéron montrent que les bordures du vêtement de la coré 675 étaient enrichies de méandres, de spirales ou de fleurs. Le chiton de cette coré s'est révélé être composé d'un chemisier bleu, d'une jupe ornée et d'un manteau drapé en biais, asymétrique et boutonné. Une large bande d'ornement suggère que la jeune femme était vêtue d'une jupe portefeuille, ce que confirme le fait qu'elle portait une ceinture visible entre les plis du manteau.

Quelles sont les couleurs conservées sur cette sculpture ? Le vert et le rouge sombres visibles aujourd'hui correspondent respectivement à des restes d'azurite (un minéral bleu composé de carbonate de cuivre) et de vermillon (poudre de cinabre, c'est-à-dire de sulfure de mercure). Le microscope révèle quelques endroits où il reste des pigments.

L'analyse en spectroscopie ultraviolets-visible réalisée en 2010 révèle en outre d'autres couleurs : sur le manteau de tout petits restes d'ocre jaune (une argile contenant de l'hydroxyde de fer), ainsi que des traces de malachite (un carbonate minéral anhydre de couleur verte) en plus du vermillon et de l'azurite trouvés dans les ornements. Les cheveux étaient rendus en brun-orange et la peau en abricot. Une restitution de la coré 675 est actuellement en cours de réalisation pour la galerie municipale de Francfort, la Maison Liebieg.

Ainsi, le cas de la coré 675 montre que l'adage « l'habit fait l'homme » avait déjà cours pendant l'âge classique à Athènes.



Vinzenz Brinkmann

2. CETTE SCULPTURE FÉMININE DRAPÉE, la coré 675, est conservée au musée de l'Acropole d'Athènes. Quand elle fut mise au jour en 1896, elle était encore couverte de couleurs vives, que, par chance pour la restitution de la polychromie dans la Grèce antique, le peintre suisse Émile Gilliéron a fixées sur des aquarelles. Plus de 115 ans plus tard, le vermillon originel a noirci au contact de l'air, et le bleu est vert aujourd'hui. Cette statue fut enterrée assez vite après sa réalisation ; c'est pourquoi ses couleurs ont été conservées durant des siècles.

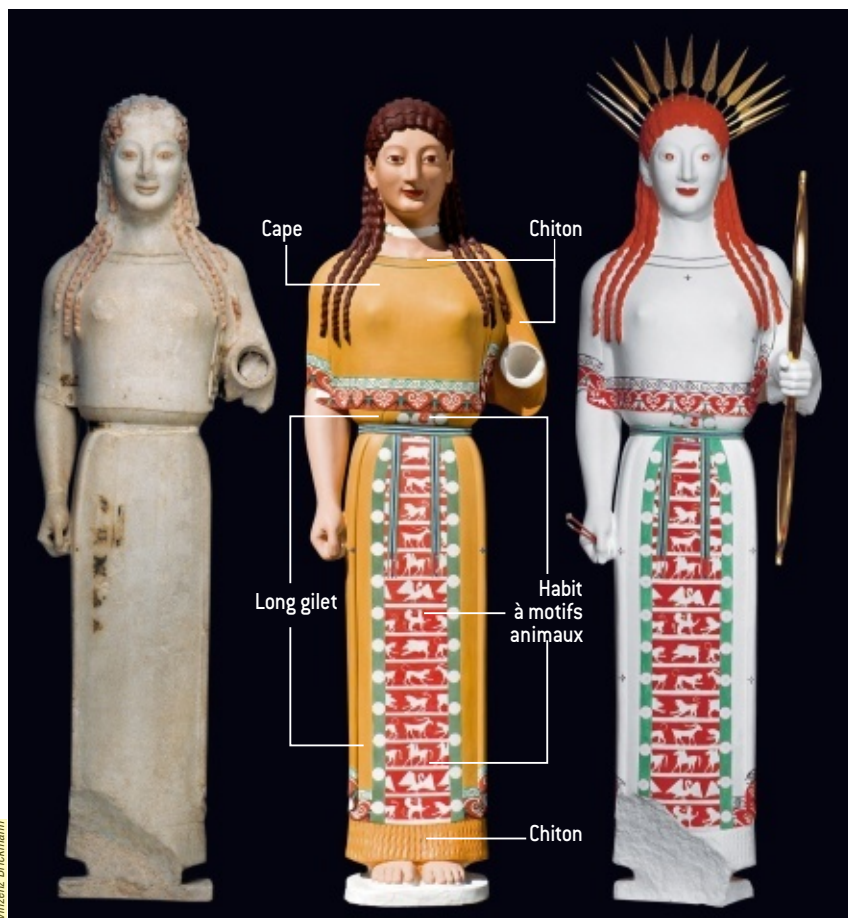
nes. La beauté et la richesse s'affichaient, et se gravaient dans le marbre avec art. Un phénomène social que la sculpture de la jeune Phrasikleia illustre parfaitement. Une inscription nous apprend qu'elle est morte de façon tragique avant le mariage. Sa famille fit réaliser une sculpture grandeur nature pour décorer sa tombe, dont nous avons restitué les couleurs à l'issue d'une étude datant de 2010, obtenant là l'un de nos plus importants résultats.

Il s'avère que Phrasikleia fut représentée portant un habit rouge clair recouvert de rosaces dorées ou argentées, et ourlé de motifs jaunes en U rehaussés de bords argentés (voir la figure 1). Elle portait sur la tête une couronne de fleurs et de bourgeons de lotus, tenant un tel bourgeon dans sa main. Des boucles d'oreilles, un collier et des bracelets complétaient cette luxueuse tenue. Pour peindre la statue de Phrasikleia, les artistes employèrent des feuilles d'or et imitèrent l'argent au moyen d'un alliage de plomb et de zinc. Des métaux que l'artiste à l'origine de l'œuvre étira jusqu'à obtenir des feuilles, qu'il a ensuite collées sur le marbre.

Symbole de vie, symbole de mort

La riche vêtue de la statue de Phrasikleia n'était pas uniquement destinée à mettre en valeur la beauté de la disparue. Ainsi, les rosettes qu'elle portait symbolisaient le ciel. On y voit, sur le devant, des roues solaires et, dans le dos, des étoiles d'or, dont la disposition reproduisait sans doute une constellation. Même si nous ne lisons plus ces symboles, nous devinons que l'habit de Phrasikleia racontait une histoire relative au cycle de la vie et de la mort. C'est du moins ce que suggère la présence de bourgeons de lotus ouverts et fermés, puisque dans l'Égypte antique, ils symbolisaient la vie et la mort.

L'étude scientifique des traces de couleurs conduit aussi à corriger des erreurs, comme dans le cas de la célèbre coré au péplos de l'Acropolis d'Athènes (voir la figure 3). Cette statue semble être celle d'une jeune fille de bonne famille. Elle est toutefois habillée de façon bien plus simple que les autres corés, ne portant qu'un unique péplos. En 1982, son examen poussé sous éclairage oblique et ultraviolets révéla des détails de l'ornementation de ce péplos, qui ne correspondaient guère au style d'un vêtement simple, mais beau, de jeune fille.



3. LA CORÉ AU PÉPLOS date d'environ 530 avant notre ère. Lors de sa découverte, cette représentation d'une jeune femme semblait n'être couverte que d'un habit modeste (à gauche), mais la restitution de sa mise en couleur allait révéler tout autre chose. L'examen de cette œuvre sous éclairage oblique révéla des motifs complexes ainsi que le fait que plusieurs vêtements avaient été représentés (au centre). Les trous présents sur sa tête et dans son poing suggérèrent la présence passée d'accessoires métalliques, de sorte que les auteurs en ont déduit que la coré au péplos n'était autre que la déesse Artémis (à droite) !

Il s'agit, d'une part, de représentations d'animaux et, d'autre part, de limites semblant séparer l'habit en plusieurs pièces, et qui n'apparaissent qu'en certains endroits. Ainsi, la jeune fille représentée porte un habit orné de représentations d'animaux au-dessus d'un chiton, qui n'a été représenté qu'au niveau des coudes et des chevilles ; par-dessus, elle portait un long gilet allant jusqu'aux chevilles et une pèlerine dont le dessin était coordonné. Un coup d'œil aux peintures réalisées sur des vases de cette époque explique cette façon si compliquée de se vêtir : le personnage représenté est une déesse et non une mortelle ! Cette conclusion éclaire la présence de trous sur le crâne et la main gauche, où une flèche de bronze et une couronne de plumes de bronze avaient probablement été fixées. Dans la main droite qui n'a malheureusement pas été conservée se trouvait proba-

blement un arc, ce qui complétait cette représentation d'Artémis, la déesse de la chasse. Une étude réalisée en 2008 a révélé en plus des couleurs bleue, verte et rouge, des traces de jaune sur le gilet ainsi qu'un teint de visage brunâtre. En outre, le rouge était composé de plusieurs pigments afin de rendre l'habit brillant et de mettre en valeur les larges bordures décorées du gilet et de la cape.

L'étude poussée de la coré au péplos nous a réservé une autre surprise : les décorations à base d'animaux de la partie supérieure de l'habit sont une allusion aux cultures voisines des Grecs en Orient, sans doute les Mèdes ou les Perses. Certes, les Anciens ne nous ont pas laissé de descriptions détaillées des motifs vestimentaires, mais l'impression générale qui prévaut est que si les ornements grecs étaient modestes, celles des habits orientaux étaient extrêmement riches.